

ACTES
CHAPITRE 29

MARIO FERRARA

ISBN 978-2-36957-101-8

© 2015, Mario Ferrara

Aucun extrait de cette publication ne peut être reproduit ni transmis sous une forme quelconque, que ce soit par des moyens électroniques ou mécaniques, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout stockage ou report de données sans la permission écrite de l'éditeur.

Sauf indications contraires, les textes cités sont tirés de la Bible segong.

Publié par Editions l'Oasis, année 2015.

Ce livre a été publié sous la division auto publication 'Publiez votre livre !' des Editions l'Oasis. Les Editions l'Oasis déclinent toute responsabilité concernant d'éventuelles erreurs, aussi bien typographiques que grammaticales, et ne sont pas forcément en accord avec certains détails du contenu des livres publiés sous cette forme.

Dépôt légal: 3e trimestre 2015.

Imprimé en France



9, Rte d'Oupia, 34210 Olonzac,
France
Tél (33) (0) 468 32 93 55
Fax (33) (0) 468 91 38 63
Email: contact@editionsoasis.com

Boutique en ligne sécurisée sur www.editionsoasis.com

Vous avez écrit un livre, et vous cherchez un éditeur? Vous pouvez publier votre livre via Editions l'Oasis! RDV sur notre site, rubrique 'Publiez votre livre !' pour plus d'information.

*Et l'Éternel me dit: Ne dis pas : Je suis un enfant.
Car tu iras vers tous ceux auprès de qui je t'enverrai,
Et tu diras tout ce que je t'ordonnerai.
(Livre de Jérémie chap. 1, v. 7)*

MOT DE L'AUTEUR

Pourquoi ai-je voulu écrire ce livre? Et pourquoi l'avoir intitulé "Actes Chapitre 29"? En premier lieu pour glorifier Dieu et le remercier pour tout ce qu'il a fait dans ma vie et celle de mes proches. Ensuite pour que ma



famille, mes enfants, plus tard mes petits-enfants connaissent leurs racines. Et enfin pour vous qui allez me lire, vous qui êtes une créature unique au monde créée par Dieu et aimée d'un amour inconditionnel. Par cet humble livre, je voudrais vous encourager à faire confiance à Dieu, que ce soit dans les plus dures épreuves de votre vie, dans tous vos pourquoi, dans tout ce que vous ne comprenez pas, en espérant qu'à la fin de votre lecture, vous ayez

envie d'inviter Jésus dans votre cœur et de l'accepter comme votre Sauveur et Seigneur personnel.

Lors d'une prédication, le pasteur nous demanda d'ouvrir nos bibles dans le livre des actes des apôtres au chapitre 29, histoire de tester nos connaissances bibliques. Tout nouveau converti, j'avais déjà bien du mal à trouver le livre des actes, mais quel fut mon étonnement, de ne découvrir que 28 chapitres dans le livre des actes ! À son sourire amusé, nous avons compris qu'il nous avait fait une blague. Quelques années plus tard, ce fut mon tour de faire la même farce à mes auditeurs.

Je vous livre ici le récit de ma vie, de mon parcours depuis ma naissance jusqu'à ma rencontre avec Jésus qui a transformé ma vie pour devenir l'homme que je suis aujourd'hui.

J'espère que cet ouvrage vous donnera envie de découvrir, d'emprunter, ou de continuer ce chemin auprès du Christ Sauveur.

Que Dieu vous bénisse !

Mario Ferrara

PREFACE

*Qu'un autre te loue, et non ta bouche, un étranger et non tes lèvres.
(Proverbe chap.27, v 2)*

Il est de convenance de choisir quelqu'un d'autre pour témoigner de ce que nous sommes !

C'est pourquoi je suis honoré de vous partager par ces quelques mots mon parcours auprès de l'auteur de ce livre. La vie d'un homme en qui réside l'Esprit du Dieu Tout-Puissant est animée d'un zèle, d'une ferveur tenace confirmée par cette promesse :

Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru: en mon nom, ils chasseront les démons; ils parleront de nouvelles langues ; ils saisiront des serpents; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal; ils imposeront les mains aux malades et les malades, seront guéris.

(Livre de Marc, chap. 16, v. 17 et 18)

De ce que j'ai vu, de ce que j'ai entendu et du nombre de personnes qui ont été au bénéfice de son Ministère d'évangéliste, me voici à définir ce personnage, attachant par sa foi et sa simplicité d'expression.

Mario Ferrara, un « *Zachée* » de notre époque, est cet homme petit de stature qui a un grand cœur à l'intérieur. Depuis notre première rencontre, voici quelques dizaines d'années, notre amitié s'est construite sur un objectif commun : joindre les âmes perdues.

A chacun sa façon d'y parvenir ! La sienne est une bonne dose de simplicité pour joindre les cœurs. Par des témoignages, anecdotes, paraboles, tout est bon et utilisé pour rendre encore plus accessible le message de l'Évangile de notre Seigneur Jésus. Le salut par grâce, par amour ! Et à quel prix !!

Selon son interlocuteur, Mario suit l'exemple du Seigneur Jésus qui utilisait des expressions de la vie de tous les jours pour donner un contexte moins abstrait en y ajoutant des images, un paysage plus expressif à son message de manière à saisir l'attention de l'auditeur pour joindre son cœur, sa sensibilité, son émotion...

Cette Parole que Dieu veut adresser au cœur de chaque être humain doit traverser une telle protection, carapace épaissie par les conditions éprouvantes de la vie, qu'il nous faut prendre le caractère de Jésus, sa passion, sa douceur, sa patience pour nous joindre au plus profond de notre être et nous convaincre que lui seul peut nous soigner, nous guérir et nous donner le vrai bonheur !

Le défi que Dieu relève n'est pas mince !

J'entendis la voix du Seigneur, disant: Qui enverrai-je, et qui marchera pour nous? Je répondis: Me voici, envoie-moi. (Esaïe 6, v. 8) (Livre d'Esaïe, chap.6, v. 8)

Bien sûr, c'est Esaïe le prophète qui a répondu, mais c'est nous que Jésus a envoyé, c'est nous qui avons répondu à notre tour en disant « envoie-moi » et c'est encore Lui qui parle à travers nous. Il choisit donc qui est le plus à l'écoute, le plus adapté à comprendre, à interpréter ce message adressé au captif pour le convaincre qu'il est de son intérêt de lui laisser accès à sa pauvre condition.

Ce qui nous est propre à nous-même, c'est la perception de ce qu'il nous dit : où, quand, comment, pourquoi... Tant de détails nécessaires, utiles pour faire la différence ! C'est par cette écoute que Mario a obtenu la faveur de Dieu et a affermi son ministère.

Dieu confirme sa parole à travers ses serviteurs et nombreux sont les témoins de ce qu'il a fait en utilisant Mario. Que ce soit les corps malades qui ont été guéris ou bien les âmes qui ont été libérées, chacun pourra raconter quelle était sa condition avant d'entendre et de recevoir le message de la bonne nouvelle.

Merci Seigneur pour le privilège d'être à ton service et de la joie de te voir à l'œuvre, d'accomplir tes promesses.

Pasteur JEAN VALBON

Mario arrivait à l'âge de la retraite lorsque nos chemins se sont croisés. La retraite ? Seulement sur le papier évidemment ! Car pas question de farniente pour Mario. Non, la retraite pour lui, c'est tout simplement investir son temps dans cet appel d'évangéliste qu'il porte en lui et laisser ainsi déborder de son cœur le trop-plein d'amour que Dieu y a déversé pour toucher les perdus.

En effet, pour Mario, aucun être humain ne doit passer à côté de l'amour de Dieu et, généralement, il lui suffit de quelques minutes de conversation avec un inconnu pour que déjà, il lui ait expliqué comment être réconcilié avec Dieu. Quelques minutes de plus et le voilà en train de partager, avec l'aide du Saint-Esprit, une « parole de connaissance » à cette personne qu'il n'avait encore jamais rencontrée. Et souvent, dans le moment de prière qui suit, Dieu manifeste sa puissance de guérison qui confirme la parole annoncée. Avec humilité et une grande disponibilité, Mario va à la rencontre de ceux que notre société rejette. Il se dépense pour eux, il sollicite aussi ses amis pour leur venir matériellement en aide et démontre ainsi que l'annonce de l'Évangile c'est aussi donner à manger à l'affamé, vêtir le pauvre et visiter le prisonnier...

J'aime beaucoup l'image du chien de berger qui court inlassablement loin du troupeau pour ramener les brebis égarées sous la protection du Bon Berger. C'est peut-être cette image qui, pour moi, illustre le mieux la vie de mon ami Mario...

Ce livre va vous montrer qu'il suffit de prendre Dieu au mot pour voir sa puissance transformer la vie de ceux que nous rencontrons. Que sa lecture vous aide à faire le pas d'entrer vous aussi dans l'appel personnel de Dieu pour votre vie afin de manifester la réalité de Son Royaume autour de vous !

Pasteur Claude BOISSY, Église LES SARMENTS

1.

LA FAMIGLIA

Je suis né le 23 septembre 1949 à Ravagnese, un quartier de Reggio de Calabre dans le sud de l'Italie. Je suis l'avant-dernier de six enfants : trois garçons et trois filles. S'il m'avait fallu raconter en détail l'histoire de mes deux familles - paternelle et maternelle – et des miracles vécus avec Dieu, c'est plusieurs volumes que j'aurais eu à écrire. Je n'ai donc réuni dans ce recueil que de brefs passages, ceux dont ma mémoire a bien voulu se rappeler et ceux que mes frères et sœurs, plus âgés m'ont rapportés.

LES LUCCISANO

Mes deux familles sont comme le jour et la nuit. Celle de mon père, les Ferrara : tous athées, blasphémateurs et mafieux. Celle de ma mère, les Luccisano : tous d'honnêtes gens, tous catholiques et très croyants.

Laissez-moi commencer par ma famille maternelle. Ma mère s'appelait Concetta Luccisano. Elle est née le 27 août 1913 à Cittanova à 70 km de Reggio. Elle est décédée à Bourg-lès-Valence le 25 février 2011 à l'âge de 98 ans. Son père, Francesco Luccisano, est né en 1877 et est décédé en 1929 à l'âge de 52 ans. Sa mère, Rosa Tomarchio, née en 1889 est décédée en 1966 à l'âge de 77 ans. Mes grands-parents se sont mariés le 10 juin 1905. Ma grand-mère avait alors seize ans, et mon grand-père vingt-huit. De leur union sont nés dix enfants : sept garçons et trois filles, sans compter les fausses-couches. Leurs prénoms : Girolamo, Concetta, Alberto, Giuseppe, Giovanni, Pietro, Anna, Paolo, Matteo dit Franco, et une sœur dont je ne connais pas le prénom, décédée il me semble avant le mariage de mes parents.

Dans la Calabre d'autrefois, la couleur des vêtements la plus répandue était le noir. C'était surtout les femmes qui s'habillaient en noir de la tête aux pieds à chaque parent décédé. Et comme dans toute maison il y avait toujours un décès - causé par la vieillesse ou par un accident - les femmes étaient la plupart du temps toutes de noir vêtues. Les hommes, de leur côté, portaient seulement une cravate noire ou un bouton noir sur la chemise ou le revers de leur veste. Le deuil s'étalait davantage si la mort était survenue lors d'un règlement de comptes. Il y eut une période où deux

familles de Cittanova s'entre-tuèrent. En dix ans, il y eut quinze assassinats d'hommes, de femmes et d'enfants. Des amis proches de ces familles furent également éliminés. De plus, ceux qui étaient en prison juraient de tuer jusqu'au dernier les membres de la famille adverse. La règle était simple: «Tu m'en tues un, je t'en tue deux ».

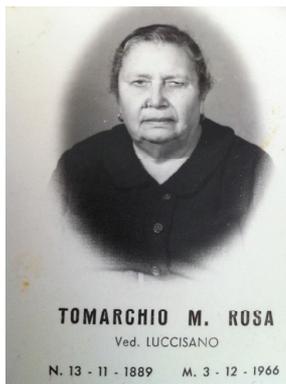
Dans la famille de ma mère, les décès étaient provoqués par la maladie ou la vieillesse, jamais par des règlements de comptes. Pour ma part, j'ai toujours connu ma grand-mère habillée de noir. Tant et si bien que l'on ne savait plus pour quel proche elle portait le deuil. Ainsi, la couleur de sa garde-robe fut fixée une bonne fois pour toutes jusqu'à sa mort.

Mon grand-père, que je n'ai pas connu, avait fait carrière dans l'armée et atteint le grade d'officier supérieur. Une fois congédié, il ouvrit un commerce de vin et d'huile d'olive ce qui permit à la famille d'avoir une vie relativement aisée. À cette époque, personne n'avait de travail fixe, la plupart des gens achetaient à crédit et réglaient quand ils avaient une rentrée d'argent. La vie de mon grand-père était basée sur les règles de la Bible :

Si ton ennemi à faim donne lui à manger. (Épîtres aux Romains chap.12, v. 20)

Il faisait crédit à ses clients les plus pauvres et notait tout sur un cahier de comptes en espérant être réglé un jour. Décédé d'un infarctus à l'âge de 52 ans, ma grand-mère se retrouva sans argent, seule avec le devoir de nourrir ses neuf enfants. La famille chercha le fameux cahier qu'un débiteur mal intentionné prit soin de faire disparaître et elle fut dans l'incapacité de savoir qui lui devait de l'argent. Malgré sa situation catastrophique, les débiteurs ne se sont point manifestés pour régler leurs dettes. Ses enfants étant trop jeunes pour continuer l'affaire, elle ferma la boutique et il n'y eut plus de commerçant dans la famille Luccisano.

Dès lors, il fallut trouver une solution. Il fut convenu que les trois plus âgés des enfants – Girolamo, l'ainé qui avait 18 ans, Concetta, 16 ans et Alberto, 14 ans - se mettraient à chercher du travail en attendant que les autres les rejoignent à la tâche en grandissant. Ce fut notamment dans les secteurs du bâtiment et de l'agriculture qu'ils en trouvèrent.



mes grands-parents et à droite leur fille décédée

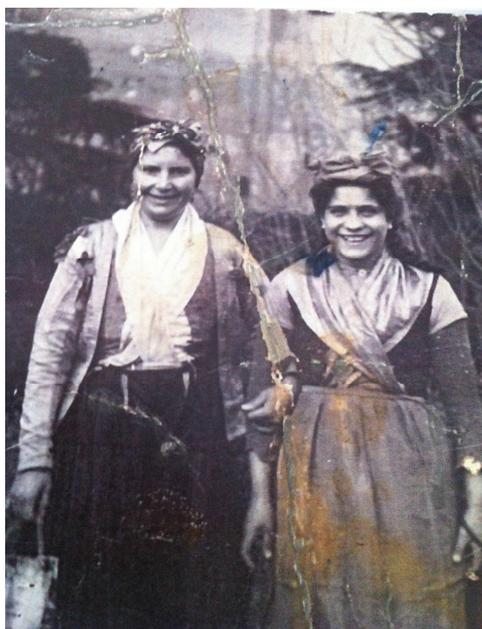
La Calabre, c'est la montagne avec la mer transparente en contrebas, ses plages de sable et de petits galets. À Cittanova, le climat est plus frais qu'à Reggio, car située dans une plaine au pied de la montagne à une vingtaine de kilomètres de la mer de Gioia Tauro. Sur cette grande plaine s'étalent à perte de vue des oliviers centenaires. On appelle d'ailleurs cette région « La Chiana », la plaine ou la « conca d'oro », le bassin d'or en référence à la couleur de l'huile d'olive. A Cittanova, aujourd'hui encore, on célèbre la « sagra del pesce stocco », la fête de la morue et les gens viennent de loin la déguster à toutes les sauces.

Le ramassage des olives était à l'époque un travail réservé surtout aux femmes. Cela leur assurait un salaire pour quelques mois et c'était à la main que des milliers de tonnes d'olives étaient récoltées.

Dès l'âge de 16 ans, ma mère allait à pied faire la cueillette chez différents propriétaires et ce, parfois à plusieurs kilomètres de chez elle. C'était harassant de rester toute la journée à genoux ou accroupi, sous le regard du chef surveillant et reprenant les plus lentes. D'un geste rapide des deux mains, les femmes remplissaient des paniers qu'elles vidaient dans la remorque du camion garé parfois assez loin du lieu de ramassage. Tout en travaillant, elles entonnaient en chœur des chansons Calabraises dont le romantisme les faisait rêver. Parfois, elles improvisaient une déclaration d'amour d'un homme à une jeune fille. Elles interprétaient aussi bien le rôle du fiancé que celui de la fiancée et formaient ainsi des duos. Le fiancé chantait sa déclaration d'amour et la jeune fille lui répondait en chantant également. Le plus souvent, elle le rejetait avec des paroles méprisantes, énumérant tous les défauts possibles et inimaginables du courtisant. Cela ressemblait à des scènes d'opéra improvisées qui continuaient le soir sur le chemin du retour. Ma mère était jolie et courageuse, elle ne manquait pas de prétendants, mais pas question pour elle de penser à cela, il fallait travailler pour aider la « famiglia », la famille.

Une fois la saison des olives terminée, il fallait trouver autre chose. Jusqu'à la fin de sa vie, elle se rappela les noms des villages où elle avait travaillé et nous racontait tous les petits boulots effectués dans sa jeunesse : travaillant avec ses frères sur les chantiers à amener des seaux de mortier aux maçons, ou ramassant du bois dans la forêt pour quelques lires et le portant sur son dos aux charbonniers sur les montagnes autour de Cittanova.

Le dimanche était le jour de repos et la famille se rendait à l'église de Santo Rocco pour assister à la messe. Avant de manger, réunis autour de la table, ils rendaient grâce pour la nourriture et le soir avant d'aller se coucher, les enfants venaient demander la bénédiction à leur mère.



À gauche ma mère lors d'une pièce de théâtre

Une ou deux fois par an, quand les économies le permettaient, nous prenions le train en direction de Reggio de Calabre pour aller voir ma grand-mère à Cittanova. Ersilia et moi étions les deux derniers de la fratrie. Ma mère ayant peur de nous laisser seuls à la maison, nous amenait souvent avec elle. Lorsque l'on devait prendre le train de huit heures, ma mère, par peur de le rater, tenait à ce que l'on soit sur le quai au moins une heure à l'avance. À la gare de Condofuri ou de Bova, il n'y avait que deux quais, il était donc difficile de se tromper de train. Mais ma mère demandait

plusieurs fois au chef de gare et aux autres voyageurs si nous étions bien sur le bon quai pour nous rendre à Reggio. Nous attendions avec impatience de voir apparaître au loin l'énorme monstre en acier et sa tornade de fumée noire. Son arrivée était annoncée par plusieurs coups de sifflet, le signal pour nous éloigner du bord du quai. L'engin ne roulait pas vite, mais les freins peinaient, dans un grincement insupportable, pour arrêter cette masse de ferraille, tandis que de la vapeur continuait à s'échapper de derrière les grosses roues. Une fois installés sur la banquette en bois, ma mère pour se rassurer, demandait une dernière fois aux autres passagers, si le train s'arrêtait bien à Reggio.



La locomotive de mon époque sur la place du village Bova Superiore

À l'époque, il n'y avait pas de climatisation et ma sœur et moi, nous nous installions côté fenêtres, ouvrant les vitres pour ne rien rater de la vue du bord de mer longé par la voie ferrée. Ma mère n'arrêtait pas de nous dire de ne pas nous pencher vers l'extérieur et nous montrait le fameux écriteau « É pericoloso sporgersi », il est dangereux de se pencher. Nous passions nos mains à l'extérieur pour sentir la pression du vent les repousser en arrière.

Jusqu'à l'âge de huit ans, pour ne pas payer mon billet, ma mère me faisait passer pour un garçon de cinq ans. Alors, de peur que je fasse une gaffe, elle me glissait plusieurs fois à l'oreille :

« Si le contrôleur demande ton âge, tu diras que tu as cinq ans. »

Au moment où le contrôleur entrait dans le wagon, j'allais m'asseoir et me faisais tout petit pour donner l'impression de faire moins que mon âge ; je doutais fort de la fiabilité du subterfuge, mais quand ma mère tendait son billet après avoir demandé une énième fois au contrôleur si ce train s'arrêtait bien à Reggio et qu'il demandait mon âge :

« Cinq ans ! disait ma mère.

- Cinq ans ? S'étonnait le contrôleur. »

Il me regardait pas bien convaincu, secouait la tête puis s'en allait.

« Ouf ! Me disais-je rassuré, nous l'avons encore échappé belle en tombant sur un contrôleur sympathique. »

Arrivés à la gare de Reggio, beaucoup plus grande que celle de Condofuri, la panique de ma mère s'amplifiait. Il ne fallait pas se tromper de quai, ni de train. Elle demandait évidemment plusieurs fois au chef de gare, le quai pour le train de Cittanova et il nous confirmait à chaque fois de rester sur le quai numéro un. Ma mère ne s'était pas rendu compte qu'elle posait toujours la même question au même agent, celui-ci finit par lui répondre :

« Signora, ça fait dix fois que je vous dis que c'est sur ce quai numéro un ! Est-ce que vous pensez me le demander chaque fois que je passe devant vous? »

Ma mère s'excusa et finit par conclure que nous étions sur le bon quai.

Enfin arrivés à la gare de Cittanova, on devait poursuivre le voyage en calèche. Ma mère demandait au cocher de nous emmener « via Chitti » se trouvant presque à la sortie de la ville. Et après avoir marchandé le prix de la course, nous grimpons dans la calèche et traversons les grandes rues de la ville. Certains, assis devant leur maison, reconnaissent Concetta et nous saluaient. Ils demandaient comment nous allions et nous invitaient à venir leur rendre visite.

La Nonna n'était pas une grand-mère très affective, les souffrances auxquelles elle avait dû faire face pour élever ses enfants, y étaient sûrement pour quelque chose. Elle était bien sûr contente de nous voir arriver, mais elle l'était encore plus de nous voir repartir, car ma sœur et moi étions très turbulents. Elle aimait le calme. Voir ces deux enfants sauvages courir partout dans sa maison la stressait. Elle avait des maux de dos et je me souviens d'elle assise dans le hall, les deux bras toujours croisés derrière elle pour soulager la douleur. Ses enfants, Pierre et Paul, lui avaient construit une maison qu'elle partageait avec sa fille Anna, qui n'était pas mariée et qui s'occupait d'elle. Cette fille se maria à l'âge de 59 ans, dix-sept ans après la mort de sa mère, avec un homme de 70 ans et ils finirent leur vie dans cette même maison.

Tout était beau et neuf. Les pièces étaient peintes à la chaux, d'un joli bleu ciel orné de motifs faits au chiffon ou à l'éponge pour les chambres à coucher, et d'un jaune, avec des motifs plus adaptés pour la cuisine. Je n'avais jamais vu une salle de bains avec un si beau carrelage - au sol et sur les murs !- Les toilettes à l'intérieur de la maison et l'eau courante, étaient également un luxe pour l'époque ! Cela n'avait rien à voir avec notre maison et son unique chambre à coucher pour toute la famille. Notre salle de bains à nous, c'était la mer en été. L'hiver, nous faisons notre toilette dans une bassine. Heureusement, comme mon bronzage camouflait si bien

la crasse j'évitais souvent la bassine. Dans leur salle de bains, il y avait également un WC assez bizarre. Le robinet, une fois ouvert, envoyait un jet d'eau vers le haut comme les fontaines des jardins publics. J'ai alors demandé à quoi ça pouvait bien servir et on me répondit : « C'est pour se laver les pieds ! ». C'est ce que j'ai cru bien longtemps au sujet du bidet.

Quelques jours avant de partir et durant tout le trajet, notre mère nous recommandait toujours de nous tenir tranquilles chez « la Nonna », sinon gare à nos fesses ! Mais comment ne pas toucher à tous ces petits bibelots, ces poupées en porcelaine et ces poteries qui garnissaient la maison ? Comment résister ? Il est vrai qu'à chacune de nos visites, quelques-uns de ces objets finissaient leur existence entre nos mains... Mais quoi, il fallait bien faire marcher le commerce et changer la déco ! Par précaution, la Nonna rangeait avant notre arrivée, le maximum d'objets fragiles dans des armoires et nous interdisait de toucher à ceux qui n'avaient pas été mis à l'abri. Je me souviens d'une fois où, malgré les avertissements de ma mère avant de partir, nous avons fait ce jour-là, une entrée triomphale chez la Nonna. Dans notre précipitation, nous nous sommes bousculés, ma sœur et moi, et j'ai renversé un trépied en bois d'environ un mètre vingt de haut où reposait une très jolie plante dont le pot en terre cuite se brisa sur le carrelage en propulsant de la terre jusque dans la cuisine. Les fessées promises par ma mère avant le départ nous attendaient à l'arrivée ! Et la « zia Anna », tante Anna, nous réprimanda elle aussi et nous obligea à rester assis et immobiles jusqu'au repas. Moralité :

*Ce que je crains, c'est ce qui m'arrive ; Ce que je redoute, c'est ce qui m'atteint.
(Job chap. 3, v. 25)*

Ma grand-mère était très pieuse et il y avait des heures dans l'après-midi où elle récitait ses prières, assise sur sa chaise dans le hall d'entrée. Elle ramenait une main derrière son dos, sortait son chapelet de la poche de son tablier et avec son pouce faisait glisser les grains de son chapelet en comptant les prières.

Au cinquième des dix commandements, Dieu dit :

« Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne.. » (Livre de l'Exode, chap.20, v. 12)

Les enfants avaient du respect pour leurs parents et les ont toujours vouvoyés. C'est sûrement pour cette raison que Dieu les a gardés pendant la guerre et qu'ils ont tous eu une longue vie.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, sept des huit garçons sont partis au front. Seul Francesco, encore jeune, est resté à la maison. Giuseppe était chef canonnier sur un navire italien qui fut bombardé par un navire anglais avant de couler au large des côtes égyptiennes. Il fut ensuite prisonnier trois ans en Afrique, avant de revenir sain et sauf. Giovanni fut fait prisonnier par les Russes. Il ne donna pas de nouvelles pendant 5 ans, si bien que sa famille le crut mort. Il revint amaigri, après avoir souffert la faim et le froid dans les camps de travail russes. Paolo et Pietro envoyés tous les deux se battre contre les fascistes du nord de l'Italie, furent eux aussi fait prisonnier durant cette période. Ils réussirent finalement à s'évader et à rentrer à Cittanova. Les autres sont tous revenus de la guerre, sains et saufs.



Paolo, Pietro, Anna, Giuseppe, Concetta, Giovanni
Giovanni était le garde municipale de Cittanova





Giuseppe



Girolamo



Matteo « Franco »

LES FERRARA

Mon Père s'appelait Giuseppe Ferrara. Il est né le 6 décembre 1911 à Arangea, une banlieue de Reggio. Il est décédé le 4 septembre 1982 à Valence dans la Drôme. Mon grand-père s'appelait Antonio Ferrara, il est né à Reggio de Calabre en 1866 et est décédé en 1954. Ma grand-mère, Felicia Putorti, est née en 1873, et est décédée en 1943. Ils ont eu sept enfants : quatre garçons et trois filles : Giovanni, Pietro, Paolo, Giuseppe, Saveria, Antonia, Teresa.

Après le décès de sa femme, mon grand-père vint habiter avec nous. J'avais cinq ans lorsqu'il décéda à l'âge de 88 ans. De lui, il ne me reste que trois souvenirs gravés dans ma mémoire.

Le premier, c'est celui du fenouil que j'avais arraché pour le manger alors qu'il était réservé au propriétaire de l'exploitation. Il me l'avait arraché des mains en me disant: « tu ne le mangeras pas ! » et l'avait jeté sur la route où une voiture le réduisit en bouillie.

Le second souvenir traite d'une partie de cartes. Dans la famille Ferrara, nous étions passionnés de jeux de cartes et de chasse. Nous jouions toujours de l'argent, même si l'on jouait de petites sommes, le fait de mettre de l'argent en jeu donnait du piquant à la partie. Si la partie se déroulait dans un bar, on mettait en jeu des boissons que les perdants devaient payer aux gagnants. C'est ainsi que certains rentraient chez eux ivres.

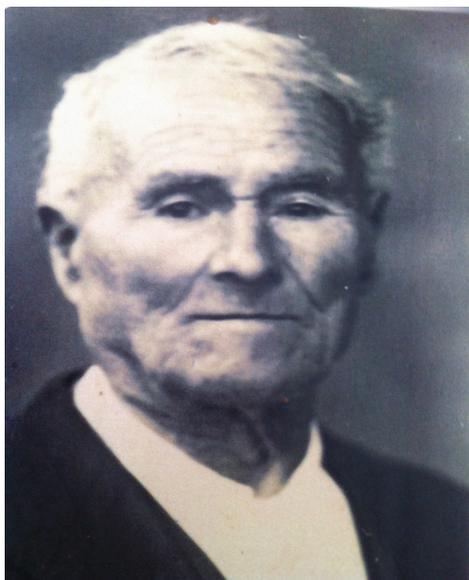
Habitant en dehors du village et loin des cafés, c'était à la maison que les jeunes du quartier venaient défier mon grand-père aux cartes, alors trop âgé pour aller à pied jusqu'au village. Ils essayaient de lui soutirer quelques lires pour s'acheter des cigarettes. Comme il avait du mal à marcher, il s'aidait d'une canne. Alors avant de commencer une partie de cartes et pour intimider toute personne se hasardant à tricher, il mettait sa canne à côté de sa chaise, prêt à frapper avec la tête du premier tricheur et plaçait son rasoir à barbe ouvert à portée de sa main droite, prêt à fendre la joue du premier qui l'arnaquerait. Je me rappelle d'une partie de cartes qui faillit mal tourner. Quatre jeunes étaient venus défier mon Nonno, jouant chacun à leur tour contre lui. Les autres regardaient se dérouler la partie. Au cours du jeu, mon grand-père s'interrogeait, ne comprenant pas comment ces petits joueurs de rien du tout arrivaient à lui soutirer sa petite monnaie. Il sentait bien que tout cela était anormal et se demandait d'où provenait la tricherie. Il avait beau observer la distribution des cartes et les mouvements de mains des joueurs, rien ne semblait incorrect. Il s'aperçu alors qu'un des jeunes s'était placé derrière lui avec un miroir, dévoilant ainsi toutes ses cartes à son adversaire. La supercherie découverte, son sang ne fit qu'un tour. Il saisit d'une main sa canne et de l'autre son rasoir pour leur régler leur compte. Mais le temps que mon grand-père bouge, les jeunes avaient filé sans demander leur reste. Il sortit sur le pas de la porte, les maudissant

de tous les noms possibles et inimaginables et les avertit qu'ils seraient reçus avec le fusil s'ils revenaient dans les parages.

Le troisième et dernier souvenir que j'ai de lui, c'est celui de son enterrement. Je l'avais regardé depuis la maison de nos voisins les (Gurnari) qui habitaient à cinq cents mètres de chez nous. Ersilia et moi avions été confiés et ma mère nous avait préparé de la crème pâtissière au citron.

Je ne sais combien de frères avait mon grand-père, personnellement, je n'en ai connu aucun. Certains avaient émigré aux États-Unis vers 1870. Je me souviens, qu'il recevait par la poste quelques dollars envoyés par ses frères. Lui-même se rendit là-bas et travailla à la construction du Pont de Brooklyn, à New-York. Il nous raconta que pendant les travaux, il était tombé dans l'eau depuis le pont et que ne sachant pas nager, il avait tout de même réussi à s'en sortir. Après la guerre, deux neveux d'Amérique, pilotes dans l'aviation se rendirent en avion en Calabre et cherchèrent à le retrouver. Ils avaient questionné les habitants des villages alentours pour savoir s'ils connaissaient un Antonio Ferrara et s'ils savaient où il habitait. Mais les villageois, croyants qu'ils faisaient partie de la mafia américaine, avaient alors répondu qu'ils ne connaissaient pas de Ferrara, de peur qu'il ne se fasse tuer. Les deux neveux repartirent déçus et nous n'avons plus jamais eu de nouvelles de notre famille américaine.

Il doit sûrement y avoir des liens de parenté entre notre famille et les nombreux Ferrara présents aux États-Unis



Mon grand père



Son fils Giovanni

L'ASPROMONTE REFUGE DU BANDITISME CALABRAIS

L'Aspromonte est un massif de la Calabre qui culmine à 1 956m au Montalto. Il est bordé à l'est par la mer Ionienne, à l'ouest par la mer Tyrrhénienne. À 1 311m se trouve la station de ski de Gambarie fréquentée par les touristes de Calabre et de Sicile. Cette partie montagneuse est connue pour abriter bon nombre de truands. Un des plus célèbres bandits calabrais, fut Giuseppe Musolino. Ce fut dans les montagnes et la forêt de l'Aspromonte qu'il se réfugia après avoir été chargé à tort d'un meurtre qu'il n'avait pas commis. À partir de là, il commença à mener une vie de bandit, une sorte de Robin des bois, qui pour se donner bonne conscience, aidait les paysans et les plus pauvres des alentours. Il finit sa vie en prison où il fut déclaré fou après une douzaine d'années. Il mourut en 1956 à 79 ans à l'hôpital psychiatrique de Reggio de Calabre. Il reste une figure mythique de la région et de nombreuses plaintes ont été écrites à son sujet.

LE SANCTUAIRE DE POLSI

La localité de Polsi se situe au cœur de L'Aspromonte à 865 m d'altitude sur le territoire de la commune de San Luca. C'est un petit hameau célèbre et très visité en Calabre pour son Sanctuaire de la Madone de Polsi, dit aussi « La Madonna della Montagna ». La légende raconte qu'au 12e siècle, un berger du nom d'Oriundo, originaire du village de Santa Cristina, recherchait son taureau égaré dans la montagne. Il le retrouva en train de déterrer une croix en fer. C'est alors que la Madone lui apparut avec l'enfant Jésus dans les bras. Elle lui aurait alors dit ceci: « Je veux qu'on érige ici une église, car ici même j'exaucerai les prières de tous ceux qui viendront me visiter ». La Madone est ainsi célébrée le 2 septembre lors d'une procession, où seuls les habitants de San Luca ont le droit de porter sa statue.

San Luca est aussi tristement connue pour être la « capitale » de la 'Ndrangheta, organisation mafieuse originaire de la région de Calabre. De ce petit village sont issues les plus importantes familles de ce milieu criminel à travers le monde.

Les croyants catholiques de Calabre affluent pour voir la statue de la vierge à l'enfant. Ils prient, font des vœux, allument des cierges et déposent à ses pieds des billets de banque et des colliers en or. Cela représente de fortes sommes d'argent. On ne sait pas si la 'Ndrangheta prélève un pourcentage sur ces dons...

À l'époque, on s'y rendait à dos d'âne ou à pied. Quelques jours avant la fête, les foules empruntaient les sentiers escarpés à travers la forêt pour être présent le jour-J. Il fallait d'abord parvenir au pied de la montagne, puis de là, les pèlerins marchaient encore toute une journée avant de parvenir à Polsi. L'idéal était d'accomplir le pèlerinage en plusieurs étapes pour en

saisir tout le charme. À la tombée de la nuit, on allumait un feu de joie pour éloigner les loups et l'écho renvoyait les sonorités des organettos, - petit accordéon local - et des tambourins à travers la vallée. Chacun faisait goûter aux autres son vin maison, dans l'idée de pouvoir le vanter comme étant le meilleur, et sa charcuterie dont l'odeur embaumait toute la forêt. Ce n'était que bien plus tard dans la nuit, une fois rassasiés de bonnes victuailles, de tarentelles et d'anecdotes en tous genres, que les pèlerins s'endormaient à la belle étoile. Tôt le matin, l'odeur du café préparé par les femmes sur les braises encore rouges, avait du mal à réveiller les hommes qui avaient bien souvent abusé du fruit de la vigne et de la bonne charcuterie. Sans compter qu'il fallait se remettre en route avant la chaleur du jour et cela, sans s'arrêter jusqu'au casse-croûte de dix heures. Ils repartaient ensuite jusqu'à l'heure du déjeuner où l'on recommençait à étaler pizzas, fougasses, beignets de fleurs de courgettes ou d'aubergines, charcuterie et toutes sortes d'olives. Mes préférées étaient les vertes, celles éclatées en deux d'un coup de marteau et assaisonnées d'origan sauvage, d'ail et de piments. L'odeur de l'origan pénétrait les narines à plusieurs mètres de distance et le piment, qui non seulement nous mettait le feu à la bouche, mais faisait transpirer même en hiver. Je n'oublie pas bien sûr le raisin fragola: un raisin noir à la chair pulpeuse et au goût de fraise qui embaumait le marché couvert de Cittanova de son parfum unique. Quand nous y allions, même les yeux fermés, nous savions que le marché n'était pas loin rien qu'à cette odeur typique qui couvrait presque celle des poissonneries.

Même si les gens n'étaient pas tous croyants, ils participaient tout de même au pèlerinage pour l'ambiance très conviviale qui y régnait. Aujourd'hui, le pèlerinage a perdu de son charme, une route a été construite et les gens s'y rendent en voiture. Il ne reste qu'une petite portion de chemin piétonne que certains dévots tentent parfois de la parcourir à genoux.

Une fois arrivés, les gens se prosternaient devant la vierge et l'enfant Jésus, faisaient des vœux en allumant des cierges et certains déposaient à ses pieds des billets de banque et des bijoux en or. Tout autour, il y avait les stands de produits régionaux, les vendeurs de chèvres et de moutons ainsi que les bouchers ambulants qui accrochaient à leurs échoppes les bêtes déjà dépecés. Sur le retour, une fois la fête finie, il y avait souvent des accidents causés par l'abus d'alcool.

Lorsque je suis retourné en Calabre dans les années 70, mon cousin Toto, fils de Giovanni (le frère de mon père) et sa famille, m'emmenèrent à Polsi en voiture. Nous avons acheté la moitié d'une chèvre et mes cousines l'ont préparée au feu de bois dans une marmite en terre cuite. Ce fut si délicieux que j'en salive encore...Ils avaient aussi apporté des macaronis roulés à la main, des boulettes de viande (polpette), de la charcuterie et du

vin à 15° fait maison. Mon cousin avait dans sa voiture une carabine 22 long rifle. On s'amusa à tirer sur des branches d'arbres jusqu'à ce que celles-ci se brisent et tombent finalement sur le sol.

LA TARENTELE

La tarentelle est une musique mais aussi la danse traditionnelle la plus pratiquée en Calabre. Elle se différencie de la tarentelle napolitaine du fait qu'elle se joue à l'organetto accompagné du tambureddu (tambourin) et non à la mandoline. Les bergers la jouent à la cornemuse et les jeunes d'aujourd'hui y mélangent des instruments plus modernes. Il n'y a pas de méthode pour apprendre à la jouer, tout se fait à l'oreille, à chacun de faire preuve de talent. Lors des fêtes de villages, il y avait la traditionnelle piste de danse de la tarentelle gérée parfois par un maître de bal. Afin d'admirer les diverses façons que chacun avait de la danser, le maître de bal ne conviait pas plus d'un ou deux couples sur la piste. C'était lui qui ouvrait le bal en invitant une femme mariée ou une jeune fille de son choix. Après quelques tours de piste, il laissait sa place à un homme, puis il revenait en disant : « Fora u primu » (Dehors le premier). La fille devait alors laisser sa place à une autre femme et ainsi de suite. Il fallait être prudent dans choix des partenaires, car un membre de la famille pouvait très bien s'y opposer. À l'occasion de certaines fêtes, il y eut des règlements de comptes provoqués simplement par une danse. Le maître de danse devait bien réfléchir avant d'inviter une fille à danser et savoir si elle n'appartenait pas à une famille mafieuse. Pour sa part, le cavalier se tenait à une distance respectueuse de sa partenaire et pesait bien ses mots avant de parler. Un proverbe dit : « Avant de lancer une pierre à un chien, renseigne toi qui est son maître. »

Les femmes ont une façon gracieuse de danser la tarentelle. Soit elles se tiennent par une main et posent l'autre sur leur hanche, soit elles mettent les deux mains sur leurs hanches et tournent en se déplaçant à petits pas. Il arrive parfois que ce soit deux hommes qui dansent. Ceux-ci s'adonnent alors à des gestuelles plus spectaculaires. Le plus souvent, ils dansent en prenant des airs de mafiosi. Contrairement aux femmes, ils font des pas plus longs, ils dansent en se tournant autour comme deux lutteurs, en bougeant leurs bras à la manière d'un d'aigle prenant son envol. Chacun cherche le moment propice pour toucher du bout des doigts le ventre ou la poitrine de son adversaire, comme s'il lui portait un coup de couteau. C'était de cette manière que mon père dansait la tarentelle avec un homme, mais il usait de ses charmes si c'était une femme ce qui provoquait bien sûr la jalousie de ma mère.